**Dossier 463/B : Espoir**

L’aéroport était silencieux. Trop silencieux. Pas les bruits de valises, ni les annonces joyeuses. Ici, c’était une autre salle. Une pièce blanche, sans horloge, sans fenêtres. Une salle d’attente qui ne menait à aucun départ. Seulement deux chaises, une table métallique, et un néon cruel suspendu au-dessus.

La femme était assise, droite comme une statue. Elle ne pleurait pas. Ses mains fines étaient croisées sur ses genoux, immobiles. Une tache de poussière sur le bas de sa robe trahissait un long voyage.

Elle s’appelait Amina. Trente-sept ans. Ancienne professeure de littérature. Pas de passeport. Une fille de six ans, Samira, laissée dans un centre d’accueil en attendant la suite. Une suite qu’elle ne contrôlait plus.

L’agent Julien feuilletait le dossier. Les pages lui paraissaient lourdes, comme si le papier lui-même résistait. Il avait vu beaucoup de cas comme celui-là. Trop. Et pourtant, quelque chose chez elle… l’absence de panique, peut-être. Ou ce silence habité. Il avait l’impression qu’elle était déjà jugée, et condamnée, avant même son arrivée.

« Vous êtes entrée sans visa », dit-il enfin, sans lever les yeux. « Vous comprenez ce que cela implique ? » « Je comprends », répondit-elle calmement. « Mais… vous comprenez pourquoi je l’ai fait ? »

Julien releva les yeux. Elle ne le regardait pas avec peur, ni colère. Seulement… cette lassitude profonde que l’on voit chez ceux qui ont dû fuir. Une lassitude qui n’a plus de mots, seulement des silences longs comme des souvenirs.

« Vous avez quitté votre pays quand ? » demanda-t-il, plus doucement. « Il y a deux ans. J’étais professeure à Alep. On m’a accusée à tort d’avoir aidé des opposants. Ils ont incendié ma maison. Mon mari a été arrêté. Ou tué. Je ne sais pas. On ne sait jamais vraiment, là-bas. »

Julien prit une inspiration discrète. Son uniforme lui collait à la peau. Il pensa à sa propre fille, Zoé, qui devait être en train de colorier dans la cuisine à cette heure-là. Il se rappela la dernière fois qu’il s’était plaint de son café froid. Quelle absurdité.

« Le règlement dit que vous serez renvoyée. Peut-être demain. Peut-être dans une semaine. »

Elle haussa légèrement les épaules.

« Renvoyée où ? Il ne reste rien, là-bas. Ni maison, ni école, ni nom. Vous savez ce que c’est, vivre sans nom ? »

Elle le regarda enfin. Droit dans les yeux. « Même ici, je ne suis pas Amina. Je suis ‘dossier numéro 463/B’. Pour ma fille, je suis encore ‘maman’. Mais combien de temps avant qu’elle oublie ? »

Un long silence s’installa. Ce n’était plus le silence administratif, mais un silence humain. Profond, inconfortable. Julien sentit une brûlure étrange dans la gorge.

« Elle est où, votre fille ? » demanda-t-il à voix basse. « À Calais. Dans un centre provisoire. Elle pense que je vais revenir demain avec des chocolats. »

Un sourire sans joie glissa sur ses lèvres.

Julien ferma le dossier. Il avait l’impression de tenir entre ses mains quelque chose de fragile. Trop humain pour être réduit à quelques cases cochées.

Il fixa la feuille blanche sur son bureau. Un formulaire de demande de réexamen. Long, fastidieux, souvent rejeté. Mais c’était un interstice, une fissure dans la mécanique froide. Il pensa alors à la notion de justice qui guidait son travail, comme un principe immuable, mais qu’il voyait aujourd’hui de plus en plus flou. Est-ce qu'il était juste de suivre les règles sans prendre en compte la situation humaine ? Et si la justice n’était qu’un concept théorique, une illusion d’équilibre ?

Il se sentit épuisé d’un coup, comme si toute la lourdeur de la tâche lui tombait sur les épaules.

Il remplit le formulaire, lentement. Nom. Prénom. Motifs humanitaires. Enfants mineurs. Risques dans le pays d’origine. Il n’avait pas besoin de lui demander davantage. Il savait déjà que cette femme disait la vérité. Ou plutôt : il savait qu’elle ne mentait pas. C’était suffisant.

Il tendit le formulaire vers elle.

« Ce n’est pas une promesse. Mais c’est… une possibilité. »

Amina prit la feuille avec précaution, comme si elle portait un morceau de verre. Elle ne sourit pas, mais son regard se radoucit.

« Merci », dit-elle. « Pas pour moi. Pour elle. »

Quand elle sortit de la pièce, Julien resta seul. Le néon grésillait au-dessus de sa tête. Il se demanda combien de lois pouvaient tenir entre les mains d’un seul homme. Et combien de silences valaient un acte.

Il sortit de son tiroir un petit papier que sa fille avait glissé dans son portefeuille ce matin-là. Un dessin, avec des cœurs maladroits et des étoiles violettes. Il le regarda longuement. Puis il retourna au formulaire, ajouta un mot dans la marge : « À examiner avec humanité. »

**727 mots**